

Raymond, George Marie
Lettre a M. de Chateaubriand

Lu.

Sur le Génie du Christianisme.

Décret impérial portant réglement sur les Affaires contentieuses portées au Conseil

SUPPLÉMENT

AU CODE DE PROCÉDURE CIVILE.

Décret impérial sur l'Organisation et les Attributions du Conseil d'État. (Bulletin des lois, n° 98).

Au palais de Saint-Cloud, le 11 juin 1806.

NAPOLÉON, EMPEREUR DES FRANÇAIS, ROI D'ITALIE;

Notre Conseil d'état entendu,

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

TITRE PREMIER.

De l'Organisation du Conseil d'état.

CHAPITRE PREMIER.

Des Conseillers d'état.

ARTICLE PREMIER.

Conformément à l'arrêté du 7 fructidor an VIII, nos conseillers d'état en notre Conseil d'état continueront d'être distribués en service ordinaire et en service extraordinaire.

2. La liste de l'un et l'autre service sera arrêtée par nous le premier de chaque trimestre.

3. Sur la liste du service ordinaire seront distingués ceux de nos conseillers qui feront partie d'une section, et ceux que nous croirons ne devoir attacher à aucune.

LETTRE
A
M.r DE CHATEAUBRIAND,
SUR DEUX CHAPITRES
DU GÉNIE DU CHRISTIANISME.

Non addetis ad verbum quod vobis loquor, nec auferetis ex eo.

. . . .

Quod præcipio tibi, hoc tantùm facito Domino, nec addas quidquam, nec minuas.

DEUTERON., cap. IV, v. 2, et cap. XII, v. 32.



A GENÈVE,

Chez J. J. PASCHOUD, Imprimeur-Libraire.

1806.

LETTRE

A M. DE CHATEAUBRIAND,

SUR DEUX CHAPITRES

DU GENIE DU CHRISTIANISME (1).

MONSIEUR,

Vous vous êtes proposé, comme vous le dites vous-même, d'appeler tous les enchantemens de l'imagination, tous les intérêts du cœur au secours d'une Religion contre laquelle on les avait armés. Tous les autres genres d'apologie se trouvant épuisés, vous avez saisi le seul que l'esprit du siècle semblait vous laisser. Vous avez voulu montrer le Christianisme « sublime par l'antiquité » de ses souvenirs, ineffable dans ses mys- » tères, adorable dans ses sacremens,

---

(1) Partie III, Liv. 2, *chap.* 1 *et* 2.

» intéressant dans son histoire, céleste dans » sa morale, riche et charmant dans ses » pompes. »

Quelle heureuse conception, a dit l'un de vos critiques, ou plutôt de vos admirateurs! Faire aimer ce qui frappe, remplacer la crainte par l'amour, combattre l'incrédulité par l'évidence et la douce persuasion; peut-il exister d'ouvrage plus agréable et plus utile? Il fallait avoir, ajoute-t-il, un grand talent, beaucoup d'imagination et une inspiration divine, pour former un projet aussi vaste et aussi beau.

Je partage bien sincèrement le sentiment de cet estimable écrivain, et je professe, Monsieur, la même doctrine que vous. Aussi, en lisant votre Ouvrage, n'ayant pas eu besoin d'y chercher les preuves d'une Religion que je m'honore de pratiquer, j'ai pu me livrer tout entier au mouvement d'admiration excité par les beautés et les richesses dont il abonde, et qui en font un monument si remarquable.

Quoique je me présente ici sous les couleurs de la critique, ne me confondez pas, Monsieur, avec les censeurs de votre Ouvrage : ce n'est point le livre que je viens attaquer; c'est une exception; un hors-

d'œuvre, une partie que votre plan même rejette ; blâmer une exception, c'est rendre hommage à l'ensemble. Je n'en appelle, au surplus, qu'à vous-même : je ne saurais me donner un meilleur juge. Le juste intérêt que vous portez à la belle cause que vous avez plaidée avec tant d'éclat, est, je pense, un argument assez puissant ; or il est tout en ma faveur.

Votre plan embrasse 1.° les dogmes et la doctrine ; 2.° la poétique du Christianisme, c'est-à-dire l'influence, comme vous le dites, de cette Religion sur la Poésie, la Littérature et les Arts ; 3.° le Culte. Dans la seconde partie, vous traitez successivement des Beaux-Arts, de la Philosophie, de l'Histoire, de l'Eloquence et des harmonies de la Religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Sous le titre de Philosophie, vous comprenez 1.° l'*Astronomie* et les *Mathématiques* ; 2.° la *Chimie* et *l'Histoire naturelle* ; 3.° la Métaphysique ; 4.° la Politique ; 5.° la Morale.

Vous examinez l'*influence du Christianisme* sur chacune de ces branches de la Littérature et des Arts, distribuées de la

manière que nous venons de le rappeler ici ; vous en exceptez les deux premières divisions de la Philosophie, qui n'ont trouvé une place dans votre Ouvrage que pour y subir les plus étranges accusations. Vous ne dites pas un mot de l'*influence du Christianisme* sur elles : est-ce qu'il n'en aurait eu ou n'en pourrait avoir aucune ? Dans ce cas, il était peut-être hors de propos de placer à la tête de cette division de votre livre, deux chapitres dont l'objet ne paraît avoir aucun rapport avec celui des autres. Une intercalation aussi irrégulière ne peut que rendre cette partie de votre plan défectueuse ; je dis plus : elle me semble déparer votre Ouvrage, en affaiblir le mérite et en atténuer l'effet ; je la trouve peu digne du livre et de l'auteur, par la manière dont elle est traitée. Par quelle fatalité les Sciences ont-elles mérité cette exception humiliante, qui ne les place dans un cadre aussi beau, que pour les flétrir en passant ? Vous faites l'apologie du Christianisme : a-t-il proscrit les Sciences? L'anathème que vous lancez contre elles est-il le fait de ses propres oracles? . . . . ,

« Dans les Sciences, dites-vous, les dogmes » du Christianisme ne s'opposent à aucune

» vérité naturelle, sa doctrine ne défend » aucune étude (1). » Et un peu plus bas vous ajoutez qu'*il ne prononce rien contre les Sciences.* Qu'est-ce donc à dire? Quel est l'homme qui pourrait croire avoir le droit de proscrire au nom de la Religion ce que la Religion n'a point condamné? Assez de gens, Monsieur, s'égarent en quelque sorte, par un zèle indiscret et peu éclairé; laissez-leur le triste privilège de fronder ce qu'ils ne connaissent pas, de calomnier des sciences plus utiles à la société que leurs apologies ne peuvent l'être à la Religion. Mais vous, Monsieur, vous êtes trop au dessus de cette classe d'hommes pour avoir besoin de les imiter; et votre matière était assez riche sous votre plume féconde, sans qu'il fût besoin de recourir à un moyen aussi forcé, qui ne peut rien en faveur de votre objet (*). Vos lumières ne peuvent d'ailleurs vous laisser ignorer le tort réel que peuvent faire à la Religion, ces défenseurs inconsidérés qui combattent ce qu'elle n'a point attaqué,

---

(1) *Génie du Christianisme*, Partie III, Liv. 2, Chap. 1.

(*) Voyez la note A à la fin de cette Lettre.

qui repoussent ce qu'elle n'a point rejeté, qui s'arment d'une rigueur farouche qu'elle désavoue et outre-passent toutes les bornes d'une mission que vous avez rendue, quant à vous, si aimable et si puissante. Vous êtes digne, Monsieur, de devenir le modèle des défenseurs de la foi; laissez des armes inutiles, dont le Christianisme n'eut jamais besoin.

Mais les Sciences ne seraient-elles point ses ennemis naturels? Ne pourrait-on point les accuser du déluge de maux auquel vous avez voulu opposer une digue nouvelle? C'est ce que nous allons examiner.

Vous commencez par l'*Astronomie* et les *Mathématiques*. « Est-il bien vrai, dites- » vous, que l'étude des Mathématiques soit » si nécessaire dans la vie? S'il faut des » Magistrats, des Ministres, des Classes » civiles et religieuses, que font à leur » état les propriétés d'un Cercle ou d'un » Triangle (1)? » Mais vous savez bien, Monsieur, que dans les *classes civiles* se trouvent comprises des professions innom-

(1) *Loco cit.*

brables dont l'exercice repose sur les Mathématiques ou sur les Sciences physiques. Auriez-vous entendu les exclure du nombre des parties intégrantes de l'ordre social, et auriez-vous pensé que l'Etat n'en peut retirer et n'en retire en effet aucun avantage ? Quelqu'un a dit plaisamment que l'on ne gagne pas sa vie en récitant les odes d'Horace ; on peut ajouter que ce n'est pas non plus avec les Odes d'Horace ou les Satyres de Boileau qu'on élève les places fortes, qu'on exploite les mines, qu'on lève les cartes, qu'on dirige les chantiers, qu'on perce les montagnes, qu'on établit des ports ; et où en serions-nous, je vous prie, si nous n'avions que les règles de l'art poëtique à opposer à l'ennemi et sur terre et sur mer? Vous aimez trop votre Patrie, Monsieur, pour ne pas désirer que sa marine reprenne le rang qui lui appartient ; et vous n'auriez pas voulu sans doute que l'artillerie française eût montré dans les champs d'Austerlitz, l'infériorité de l'artillerie russe.

Vous êtes aussi trop judicieux pour songer à reproduire sérieusement les célèbres sophismes de Jean-Jacques contre les Arts et les Sciences. Vous n'ignorez pas qu'il est fort

inutile de poser la question de savoir si, en remontant au berceau des sociétés, il n'eût pas mieux valu que les Sciences et les Arts n'eussent jamais pris naissance parmi les hommes. Comme nous ne sommes plus à l'enfance des sociétés, qu'il faut prendre aujourd'hui les Peuples tels qu'ils sont, que les Sciences ont fait à peu près chez le plus grand nombre les mêmes progrès, vous êtes trop éloigné sans doute d'inviter votre pays à renoncer à des avantages dont ses voisins et ses rivaux ne jugeraient probablement pas à propos de se débarrasser. Quel est l'écrivain qui oserait se flatter de produire une telle révolution? Or si elle est impossible chez toutes les nations ensemble, ce serait conseiller bien mal sa Patrie. Que si on ne l'espère nulle part, il me paraîtrait sage de s'épargner de vaines déclamations. Vous voyez où en sont réduits aujourd'hui les Turcs, obligés d'appeler à leur secours, du sein de la France, les lumières et les connaissances positives que leur imprévoyante Religion a imprudemment écartées de leur système d'éducation. Malgré votre mépris pour les Arts et les Sciences, qui, tout aussi bien que les Lettres, sont des conséquences nécessaires

de la civilisation, je ne saurais me persuader, Monsieur, que vous voulussiez vous ranger parmi les apologistes insensés de la vie sauvage, détracteurs éternels des institutions sociales, qui ont ignoré ce qui se passe chez ces prétendus hommes de la nature qu'ils ont tant affectionnés, et dont les déplorables excès ne rencontrent rien d'égal chez les peuples policés. Vous en avez rapporté vous-même quelques exemples qui font reculer d'horreur (1).

Vous dites, Monsieur, que « plusieurs » personnes ont pensé (et l'on se doute bien » que vous vous mettez dans ce nombre) » que la science *entre les mains de l'homme* » dessèche le cœur, désenchante la nature, » mène les esprits faibles *à l'athéisme, et* » *de l'athéisme à tous les crimes*; que les » Beaux-Arts au contraire, rendent nos jours » merveilleux, attendrissent nos ames, nous » font pleins de foi envers la Divinité, et » *conduisent par la Religion à la pratique* » *de toutes les vertus* (2). »

D'où l'on doit tirer cette conséquence

(1) *Génie du Christianisme*, Liv. *des Missions*.
(2) *Ibid.*, Part. 3, Liv. 2, ch. 1.

rigoureuse (si ces personnes ont raison), que les impies, les hommes déréglés et criminels doivent se rencontrer principalement dans la classe qui cultive les Sciences; tandis que celle des poëtes et des littérateurs nous offrira les hommes les plus religieux, les plus exemplaires, les vrais modèles de vertus. Et sans doute, Monsieur, qu'avant d'énoncer cette proposition, vous vous êtes bien assuré que les faits en donneraient au besoin la démonstration. Mais comment se fait-il que les personnages que vous reconnaissez pour les chefs de la secte dite philosophique soient précisément des hommes de Lettres et des poëtes? Voltaire, J. J. Rousseau, Diderot, Helvétius, Mably, Raynal, Boulanger, n'ont pas fait, que je sache, beaucoup de bruit dans le monde physique et mathématique. S'il est un Géomètre célèbre qui ait pris place dans les rangs, vous conviendrez qu'il a été le plus réservé du parti. Pour prouver la seconde partie de votre proposition, que les Beaux-Arts font essentiellement l'homme religieux, vous citerez sans doute le pieux Racine; mais hélas! on lui opposera l'auteur de la Pucelle, et nous pensons que l'argument ne sera que trop payé.

Si nous examinons le mal qu'ont pu faire aux mœurs et à la Religion, d'une part quelques pages d'algèbre et quelques figures de géométrie, et de l'autre les peintures obscènes, les vers licencieux, les productions infâmes de tant d'imaginations dépravées, nous pourrons juger assez facilement comment les Sciences conduisent nécessairement à tous les crimes et les Beaux-Arts à toutes les vertus.

Les Sciences mènent à l'athéisme et de l'athéisme à tous les crimes. L'accusation me paraît bien grave, et il devenait, ce me semble, d'une stricte nécessité de la justifier par la liste effrayante des brigands que l'on aura vu sortir sans doute du sein des sociétés savantes. J'ai un véritable regret que la modération vous ait abandonné dans cet instant au point de vous laisser avancer une assertion qui, si elle est fondée, fait un devoir aux gouvernemens de s'assurer de la personne de tout homme qui ouvre un livre de Mathématiques, de Chimie ou d'Histoire naturelle. Il me semblait pourtant qu'on pouvait se livrer avec quelque sécurité à l'étude des sciences qu'ont professées les Pascal, les Descartes, les Newton, les Leibnitz, les Euler, les

P. P. Mersenne, De Chales etc. L'exemple de ces hommes paraissait propre à nous rassurer un peu sur le fait d'athéisme (1).

Vous alléguerez les esprits faibles, les abus qu'ils feront de la science. Eh! quoi! toujours les abus et jamais les avantages? Mais les abus des Beaux-Arts, les abus du sentiment, les abus de l'imagination, les abus de la Religion, les abus. . . . . nous n'en finirions pas. Qui plus que vous, Monsieur, est dans le cas d'apprécier un tel raisonnement? Les sophismes sont la ressource des écrivains impuissans ou manquant de véracité; et encore une fois, quand on a su s'élever aussi haut, il faut abandonner ces petits moyens à ceux qui n'en ont pas d'autres.

Quant aux esprits faibles, il n'y a pas grand

---

(1) « Leibnitz a prouvé Dieu géométriquement
» dans sa Théodicée. On a emprunté de Keil, de
» Marcalle, d'Huygens et de cent autres, des théorèmes
» rigoureux pour établir l'existence d'un Être Su-
» prême. Platon n'appelait Dieu que l'*éternel Géo-*
» *mètre*, et c'est l'art d'Archimède qui a fourni la
» plus belle et la plus imposante image de Dieu, le
» triangle inscrit au cercle. »

Génie du Christianisme, note *I*, à la fin du 1.er vol., *3.e édition, en 4 vol. in-8.*

risque qu'ils abusent des sciences abstraites. Elles sont sans attraits pour l'homme sans génie, et la folle présomption est moins à craindre ici qu'ailleurs ; parce que dans les Sciences exactes on ne peut se faire illusion, et l'on peut toujours estimer au juste l'état des connaissances que l'on a acquises. Il en est bien autrement dans les Lettres et les Arts d'imagination, où rien ne donne à un esprit borné la mesure de ses facultés et de ses connaissances ; et il n'est pas le plus mince rimeur qui montant fièrement au Parnasse, n'allât prendre place tout à côté des Racine et des Boileau.

Et je vous le demande, Monsieur, y a-t-il vraiment lieu de craindre que l'athéisme fasse fortune auprès du vulgaire, dans des livres qu'il n'entend pas ? Les sciences exactes n'offrent pas des argumens bien gais en faveur de l'incrédulité ; ce ne sont pas les écrits des Savans qui peuvent propager l'impiété chez une jeunesse superficielle et légère. Mais quelle n'est pas la puissance et la contagion d'un sarcasme embelli par le charme des vers ou revêtu des couleurs aimables d'une adroite plaisanterie ? Vous l'avez dit vous-même, Monsieur, « un bon

» mot, une impiété d'un tour agréable,
» *felix culpa*, ont plus de pouvoir que
» des volumes de raisonnement et de méta-
» physique (1). »

Ajoutons que les sciences abstraites ne pouvant que rebuter la médiocrité, il n'y a aucun inconvénient à encourager leur étude. Mais qui ne sait combien la carrière des Lettres est séduisante? Avec quelle avidité s'y jettent tant d'hommes médiocres qui renoncent à tout ce qui est utile et solide pour augmenter la foule innombrable des rimeurs, romanciers et autres, qui en toute autre chose auraient pu rendre quelques services à la société?

On croit avoir tout dit quand on a avancé qu'un géomètre ne saurait être poëte. Quel grand mal y a-t-il donc à cela? Que le géomètre soit géomètre et rien de plus : c'est lorsque chacun fait son métier, que les choses vont le mieux dans le monde. — Les Sciences exactes refroidissent l'imagination. — Mais où en serions-nous si l'imagination exaltée devait être l'état permanent de tous les

(1) *Défense du Génie du Christianisme*, page 12, *édition in*-8

hommes

hommes, si la société n'était composée que de gens en extase ? Sans doute que l'exercice des Arts pénibles dont nous retirons le plus de fruits, n'est guères propre à inspirer des chants à celui qui les pratique ; en sont-ils moins utiles et sommes-nous obligés sous conscience de leur faire le procès?

—Les géomètres ont l'esprit faux par trop de justesse, et ils se trompent quand ils pensent qu'une loi bonne à Athènes peut être bonne à Paris. — Cette fausseté de vues est le partage de tous ceux qui sortent de leur sphère ; et pour que ce raisonnement signifiât quelque chose, il faudrait admettre que la politique et l'administration publique sont la tâche essentiellement destinée aux géomètres. Après tout, il serait trop étrange qu'il y eût un danger réel à avoir l'esprit juste, ou plutôt qu'un esprit tant-soit-peu faux fût en effet celui qui aurait la véritable justesse.

Vous avez dit, Monsieur, qu'un seul précepte de morale est plus utile à la société que les plus belles propriétés du triangle. Observons d'abord que la morale n'est pas l'œuvre des hommes ; et la société irait assez mal s'il n'y avait de morale que dans les livres. Les moralistes exercent peu d'in-

fluence dans le monde : tels qui auraient des leçons à prendre dans leurs écrits, se gardent bien de les lire ; et les autres, pratiquant leurs devoirs par sentiment, suivent une morale plus sûre que celle des bibliothèques. On ne voit pas bien clairement ce que la morale et les propriétés du triangle ont à faire ensemble, ni ce que l'on peut conclure d'un tel rapprochement. Si les préceptes de la première ont leur utilité, les propriétés du triangle ont aussi la leur : il faut juger chaque chose à sa place. Or, tout comme les plus belles maximes de la morale ne sauraient suffire pour creuser des canaux, élever des édifices, jeter des ponts, construire et diriger des flottes ; de même il n'est très-certainement entré dans la tête d'aucun géomètre de faire des propriétés du triangle la règle de la conduite des hommes (1).

---

(1) Vous en avez souvent au triangle. « Le vrai » le plus pur, dites-vous dans une note sur les » historiens français, a toujours un mélange de faux. » La vérité humaine ressemble au triangle, qui ne » peut avoir qu'un seul angle droit, comme si la » nature avait voulu graver une image de notre in- » suffisante rectitude, dans la seule science réputée » certaine parmi nous. » (*Partie* III, *Liv.* 3, *chap.* 4.) Cette observation serait très-ingénieuse s'il y avait

Au reste pour quelques moralistes qui ont pu proclamer avec fidélité les lois de la justice, qui existaient avant eux, de combien d'écarts cette classe d'écrivains n'a-t-elle pas donné le triste exemple ? Et s'il fallait confondre la science avec celui qui la professe, imputer à la science les fautes de ses docteurs, quelle partie plus que la morale mériterait les plus sanglans reproches ? Ce sophisme a été trop souvent employé contre la Religion, vous l'avez remarqué avec douleur : ne l'employons pas en sa faveur pour livrer aux Sciences une guerre injuste. Les erreurs ou les vices de quelques savans ne sont pas plus le fait de la science, que le le fanatisme, la licence ou les crimes de quelques ministres des autels ne sont celui de la Religion.

Ce système présente, il est vrai, un moyen commode de porter contre telle ou telle science tous les chefs d'accusation que l'on veut ; il en découle en effet des conséquences

---

en effet quelque chose de faux dans un angle aigu ou obtus ; mais il est malheureux pour la comparaison que le triangle le plus régulier n'ait précisément aucun de ses angles droit.

admirables, et notamment celle-ci : que pour établir qu'une science est utile et sans danger, on sera réduit à la nécessité de prouver que tous ceux qui l'ont cultivée, sans exception aucune, ont été des exemplaires de vertu et de religion. Or quelle science peut résister à cette épreuve ? C'est sans doute en quoi consiste le mérite de l'attaque. Nous en voyons un exemple des plus heureux dans l'Astronomie.

On pouvait citer le Psalmiste et le Sage, qui avaient trouvé dans les merveilles du firmament les preuves les plus éclatantes de de la gloire du Très-haut : Aristote, dont l'admiration passe dans l'ame de ses lecteurs : Derham, à qui ses écrits sur les prodiges de la nature et la beauté des Cieux valurent des des lettres de docteur en Théologie : le grand Newton, qui avait puisé dans une science qu'il a tant illustrée, une idée si sublime du Créateur et un si profond respect pour son nom : et combien d'autres, Monsieur ! Mais, pour le malheur de la science, M. de La Lande a paru, et l'Astronomie n'est plus que la science des athées. C'est envain que l'on reviendrait sur un tems où cet astronome, dans la vigueur de l'âge et

de la réflexion, a laissé dans ses propres écrits des monumens d'une opinion toute opposée à celle qu'il a manifestée plus tard; c'est en vain : les bizarreries d'un vieillard l'emportent sur tout; et si l'on juge quelquefois avec indulgence les dernières années d'un homme célèbre, en tirant le voile sur quelques écarts, qui sont le produit de l'âge, il est démontré que ce doit être pour tout autre que pour M.r de La Lande. Aussi est-on venu fondre, comme l'on dit, à bras raccourci, sur l'Astronomie, qui n'a plus de grâce à espérer. Et comme l'Astronome et l'Astronomie ne sont qu'une même chose, tout, en Astronomie, est maintenant entaché d'athéisme. On a cru, en effet, qu'il y allait de la conscience à renverser le système de Copernic. Pour en venir là, on a commencé par avancer, ce qui sans doute est démontré à l'auteur d'un article que nous avons lu à ce sujet, que, depuis la *réformation du Calendrier grégorien*, il ne s'est fait aucune découverte en Astronomie; que cette science ne sert qu'à faire des almanachs (chose du monde la plus inutile); que le mouvement du soleil, celui de la lune, ceux des étoiles, la construction des tables de longitude, le calcul

des éclipses, celui de l'éloignement et de la grosseur des astres etc. que « Tout ce travail » *qui effraye les personnes qui n'ont* » *aucune idée de la mesure des angles, est* » *aussi facile que les règles les plus simples* » *de l'arithmétique;* enfin que pour être » un *astronome parfait*, il ne faut qu'une » tête capable d'amonceler les chiffres et de » faire des livres remplis de calculs tout faits, » comme ceux de Barême. » Ce qui veut dire, ce me semble, *faire des calculs tout faits;* car ces calculs ont été faits sans doute, en dernier résultat, par quelque astronome, qui n'a pu néanmoins, fût-il même *parfait*, qu'entasser des chiffres, et disposer des calculs déjà faits, ainsi qu'il vient d'être démontré. Voilà les Hypparque, les Ptolémée, les Kepler, les Newton, les Laplace tombés de bien haut; car il reste bien prouvé que ces savans ne sont pas supérieurs d'un iota (passez-moi cette expression) au plus mince de nos arithméticiens, qui sait bien au moins les premières règles de l'arithmétique jusqu'à la division inclusivement.

Quant au système de Copernic, l'auteur ne peut concevoir comment la terre, qui n'a que neuf mille lieues de circonférence, peut

parcourir plus de cinq cent mille lieues en un seul jour, tandis que, selon lui, elle ne pourrait parcourir qu'un espace égal à la longueur de sa circonférence. On voit que l'auteur compare la terre à une boule ne tournant sur elle-même qu'en vertu de son frottement sur une surface. Après cette grave objection, il s'annonce comme fort éloigné de prétendre donner un système particulier ; mais ce n'est là qu'une précaution oratoire, et, pour répondre à la juste attente du lecteur, il expose sur le champ son système : ce qui ne pouvait être qu'un jeu pour un homme qui ne voit pas plus de difficultés dans cette science, que dans une addition ou une soustraction.

Si la terre ne peut parcourir cinq cent mille lieues dans vingt-quatre heures, il n'en est pas de même du soleil ni des étoiles ; car le premier peut faire aisément plus de cent millions de lieües par jour, et l'étoile la plus voisine de la terre, plus de quarante-six trillions de lieues. Tout cela n'effraye nullement l'auteur, ce qui suppose qu'il a une parfaite connaissance *de la mesure des angles*, et qu'en conséqnence il est un astronome plus que parfait. Aussi la difficulté

qui pourrait se rencontrer ici, il la trouve *nulle dès qu'elle est possible* (il est vrai qu'on ne voit pas bien ce que c'est qu'une difficulté *possible*, qui, par cette raison, devient *nulle*). Voilà ce que l'auteur appelle le système le plus simple : il n'y a pas, comme l'on voit, un mot à répliquer. Quant au mouvement annuel du soleil, rien de plus aisé : cet astre fait une promenade en haut et en bas, de quarante-six degrés de long ; ce qui complète la simplicité du système.

L'auteur remarque très-judicieusement qu'il y a du danger à s'écarter de son sujet et de ses occupations habituelles : sur quoi nous observerons d'abord qu'il justifie ainsi l'Astronomie de tout ce qu'il vient de lui imputer ; car cela signifie, si je ne me trompe, que M. de La Lande n'a erré que dès qu'il a cessé de s'occuper de sa science. Quant à l'auteur, il est vraiment fâcheux qu'il ait voulu parler astronomie ; son article renferme d'ailleurs d'excellentes plaisanteries, auxquelles se mêlent malheureusement quelques personnalités injurieuses qui en détruisent tout le charme. Pardonnez, Monsieur, une digression qui s'est trouvée trop directement liée à notre sujet, pour ne pas s'y placer d'elle-même. Je reviens.

Vous plaignez beaucoup les mathématiciens, qui ne peuvent, selon vous, échapper à l'oubli qui les attend, si leurs services ne sont consacrés dans les pages de l'historien ou dans les chants du poëte. Mais comment un écrivain plein de lumières, qui soumet à son examen les rapports sociaux et les fins de l'homme, peut-il penser que nous soyons essentiellement faits pour chercher la renommée, et que l'homme doive se tenir pour bien malheureux, s'il n'a su que se rendre utile à ses semblables, plutôt que de réussir à faire un peu de bruit dans le monde ?

Vous parlez de *Géométrie spéculative*, de son inutilité, de ses incertitudes, de ses erreurs ; et vous citez Voltaire, que l'on en croira, si l'on veut, en pareille matière. Une étude approfondie de l'histoire des Sciences et des Arts nous apprend qu'il est à peine, dans les sciences exactes, une vérité *spéculative*, oiseuse en apparence, qui n'ait conduit à des résultats utiles et n'ait trouvé tôt ou tard d'importantes applications. Vous citez l'objection de l'utilité des Sciences relativement aux Arts mécaniques ; cela est un peu embarrassant ; l'objection n'a pas été résolue, et pourtant elle valait bien la peine d'un petit examen.

Vous avez pensé devoir recourir à des autorités étrangères pour étayer votre opinion sur les inconvéniens attribués à l'étude des Sciences ; mais je crains bien que ces autorités ne se trouvent trop faibles auprès de la vôtre, pour lui donner un seul grain de plus dans la balance : tâchons de voir ce qu'il en est.

Hobbes a bien pu écrire contre les géomètres et contre le *faste des professeurs*. Vous ne pouvez ignorer, Monsieur, que Hobbes n'est connu dans les Mathématiques que pour s'être rangé parmi les insensés qui courent après la quadrature du cercle, et que ce n'est que pour avoir été réfuté par le profond et savant Wallis, qui certes lui a fait à cet égard beaucoup trop d'honneur, qu'il a exhalé son humeur et contre la Géométrie et contre les géomètres. (1) On peut dire

---

(1) Joseph Scaliger, *le miracle de la nature, l'abîme de l'érudition,* aurait pu être cité avec succès parmi les contempteurs de la Géométrie ; ses invectives ont eu une source analogue à celle de l'humeur de Hobbes: blessé de se voir préférer Clavius pour la réformation du Calendrier, il se vengea en prouvant que les géomètres n'avaient qu'un esprit fort étroit. Il avait aussi trouvé, comme un jeu facile, la *quadrature du cercle,* dont le défaut de solution jusques là n'indiquait, selon lui, autre

des géomètres tout le mal que l'on veut, nous n'y pouvons rien faire ; quant au faste des professeurs, nous sommes bien éloignés de l'approuver. Hobbes *montre*, dites-vous, *ce que les définitions d'Euclide ont de faux et d'arbitraire* (1). Les géomètres éclairés et sans faste savent quel jugement il faut porter de la critique d'un sophiste tel que Hobbes, qui s'attaque à Euclide ; nous ne prendrons point ici la parole pour eux : nous ne croyons pas la chose très-nécessaire. Mais nous renverrons au savant auteur de l'*Histoire des Mathématiques*, qui ne dit pas un mot de Hobbes, mais qui donne au juste la mesure de la valeur des censures dont le grand géomètre de l'antiquité a pu être l'objet (2).

Passons à Bacon : ce nom est du moins

---

chose que l'ignorance et la faiblesse des géomètres. Viète, Clavius, Romanus et plusieurs autres ayant signalé ses paralogismes, il s'en irrita et resta convaincu, comme tant d'autres, que les géomètres n'avaient pas le sens commun ; et, comme Hobbes le fit par la suite, il s'efforça de le prouver par des injures.

(1) Un *Molinensis cano* ne trouvait rien moins que vingt-sept propositions fausses dans le 1.er livre d'Euclide.

(2) *Hist. des Mathémat.* I Part. Liv. 4. § 2.

respectable. Bacon a dit : « qu'une légère » teinture de philosophie peut conduire à » méconnaître l'essence première ; mais » qu'un savoir plus plein mène l'homme à » Dieu. » Telle est l'opinion que vous citez ; vous la trouvez effrayante. Je ne sais, mais il me semble qu'il ne s'agit point ici d'une *plénitude absolue* de savoir, à laquelle il faille nécessairement atteindre à moins de n'être qu'un insensé, plénitude qui n'appartient qu'à Dieu seul ; et Bacon parle de l'homme. Je ne vois ici d'autre conséquence à tirer, sinon que la vraie philosophie est essentiellement une belle chose ; quant aux abus, il serait trop ridicule de n'avoir pas d'autre objection à reproduire.

Locke montre les bornes de nos connaissances ; eh bien ! l'esprit de l'homme est fini, et voila tout ; s'ensuit-il qu'il ne doive rien étudier ? D'où lui vient donc et à quelle fin cette intelligence qu'il a reçue ? A quoi bon cet avide esprit de recherche ? Vous avez dit quelque part que Dieu a mis la science à la portée de l'homme ; qu'il ne pouvait la lui refuser, puiqu'il l'avait fait naître intelligent ; vous ajoutez qu'il condamne la témérité qui veut tout connaître, ce que

nous ne cherchons sûrement pas à contester. Après tout, ceci ne fait rien à la question ; car s'il étoit un géomètre qui voulût ou qui pensât tout savoir, il ne serait tout simplement qu'un fou, et son exemple ne prouverait rien.

On peut passer aisément sur M. Gibbon ; mais il n'en est pas de même de Descartes, que l'on ne s'attendait guères à trouver ici. Vous nous renvoyez à l'auteur de sa vie pour nous prouver qu'il méprisait la science à laquelle il a consacré tant d'efforts. Mais comment nous persuader, je vous prie, qu'un homme qui se donne la peine de nous apprendre que le Philosophe s'habilla d'abord de taffetas vert et ensuite de drap, qu'il portait un plumet, qu'il avait jusqu'à quatre perruques, qu'il aimait à la folie les œufs couvés etc. qu'un compilateur sans critique de cette espèce, quelque mérite qu'il puisse avoir d'ailleurs, ait pu porter un jugement bien fondé et avec connaissance de cause, sur un objet de cette importance ? J'ai bien peur que sa compétence ne soit mise en question par des gens un peu difficiles.

Viennent ensuite le P. Castel et Buffon. Mais vous savez, Monsieur, si le premier,

original plein d'imagination, peut être cité pour un modèle de jugement. Les paroles de Buffon que vous rapportez sont « que » les vérités mathématiques ne sont que » des identités d'idées, qui n'ont aucune » réalité ». Comme on ne voit pas bien clairement ce que cela signifie, les Mathématiques n'en reçoivent pas une atteinte bien dangereuse.

Enfin il nous reste l'opinion de Condillac, qui n'a absolument aucune valeur ici, puisque vous récusez formellement l'exemple qui, selon lui, en fournissait la preuve; et la manière opposée dont vous l'envisagez, fournit une belle justification en faveur des géomètres.

Mais vous, Monsieur, dont les brillantes connaissances supposent des études si étendues, vous conviendrez sans peine que si les sciences physiques ou mathématiques ont produit quelques spéculations superflues, les autres parties de la Philosophie n'en ont pas été tout-à-fait exemptes; et je doute que vous puissiez trouver une utilité directe et bien prononcée dans tous les énormes volumes enfantés par la Philosophie et la Théologie scolastiques, y compris les deux

cent cinquante commentaires connus du *Livre des sentences* et autres ouvrages qui y sont relatifs, qui suffiraient à eux seuls, selon l'auteur de l'histoire critique de la Philosophie, pour remplir plusieurs bibliothèques. Vous avez trop de sens et de goût, Monsieur, pour voir bien clair et trouver un mérite évident dans tous les écrits des subtils docteurs des douzième et treizième siècles, et dans toute la longue tradition scolastique qui leur a succédé. Eh ! quel bien a fait à la morale et à la Religion le scandale des écoles de ce tems, produit par la manie, disons la fureur de subtiliser sur des matières inintelligibles, et qui réussissant à défigurer toutes les doctrines sur lesquelles elle s'exerçait, avait fini par rendre tout incertain et problématique, par établir le oui et le non sur tous les principes de la morale, sur tous les dogmes de la Religion (1) ? Je

---

(1) Etienne d'Orléans, révolté du spectacle scandaleux des scolastiques de son tems, s'en plaignait amèrement au Pape Célestin III; et le Prieur de Saint-Victor, désignant, entre autres, les fameux docteurs connus sous le nom des *Quatre Labyrinthes de France*, leur reproche de se jouer en toute chose du vrai et du faux, au point de faire douter enfin s'il

n'ai pas besoin, Monsieur, de vous rappeler les troubles causés par tant de disputes ridicules qui font la honte de l'esprit humain ; les querelles sanglantes qu'elles ont entraînées plus d'une fois à leur suite. L'histoire des Arts et des Sciences présente-t-elle rien de semblable ? Les spéculations sur le cercle ou le triangle n'ont jamais agité la société, et l'on ne verra pas que les géomètres en viennent aux mains pour des lignes droites ou des arcs de courbe ; les objets dont ils s'occupent, déterminés de leur nature, ne prêtent pas à tant de distinctions frivoles. Vous convenez qu'ils ne se battent qu'à coups de plume : jusques-là il n'y a pas grand mal pour le repos public. Et, s'il est vrai qu'il faille un aliment à l'avide curiosité de l'homme, *une pâture à ses disputes*, je crois qu'il est bien plus sage de lui livrer l'étude des choses sensibles, que l'éternelle discussion du monde intellectuel ou moral ; les systêmes ne font aucun mal dans l'ordre matériel, mais quelles calamités ne peuvent-ils pas

---

y a un Dieu, ou s'il n'y en a point, s'il y a quelque chose de réel au monde, ou si tout n'est qu'illusion et chimère.

entraîner dans la théorie des devoirs de l'homme ? Que devient la morale, lorsqu'elle est la proie des disputes de l'Ecole ? Bref : les vaines spéculations sont tout au plus inutiles dans les Sciences : elles sont toujours dangereuses dans l'ordre moral ou politique ; il n'est personne qui ne soit convaincu d'une vérité que l'expérience publie assez haut.

Ces pauvres geomètres ont bien à faire dans votre Ouvrage : on les y attaque par devant, par derrière, à droite et à gauche ; il leur est impossible d'échapper. Après avoir essuyé les assauts d'un texte vigoureux, ils s'en croient quittes pour les blessures qu'ils viennent de recevoir ; point du tout : voilà qu'une note, semblable à un corps de réserve, vient fondre sur eux de plus belle et les forcer à recommencer. Le dialogue entre *Lichtenstein*, *Eugène* et *Marleborough* est si curieux que beaucoup de personnes qui ne voudront pas y croire, iront vérifier le fait à la note I du 3.e volume (1). Là elles apprendront de Lichtenstein que les géomètres pensent que certaines lois politiques sont *établies en raison inverse du*

---

(1) *Génie du Christianisme*, édition citée.

carré des distances ; qu'une promenade est le problême d'une courbe à résoudre ; qu'une puce est un infiniment petit du premier ordre ; qu'un poëte ne doit rimer avec énergie que les équations algébriques. . . . . . . Elles apprendront que les géomètres sont *des polissons* et leurs disciples *un tas de polissons.* Le feld-maréchal, aprèsleur avoir fait ce très-honnête compliment, observe que, quant à eux (qui ne sont pas à beaucoup près aussi polis), ils se disent des grossièretés dignes des halles ; ce qui ne signifie rien du tout, attendu que, comme il ajoute en propres termes, il est plus facile de dire des injures que d'alléguer des raisons. Jusques-là Marleborough se tait ; mais le ministre de l'Impératrice-Reine ajoute que les géomètres ont voué une haine égale et à la guerre et aux généraux célèbres. . . . . . . sur ce, Marleborough, en brave militaire qui soutient l'honneur du métier, veut loger ces géomètres-là aux petites-maisons, et il nous semble qu'il n'a pas bien tort. Eugène observe, en passant, qu'on s'expose à dire force sottises, quand on se mêle de parler de ce que l'on n'entend pas, ce sont ses propres

expressions. Le feld-maréchal ferait fort bien, ce me semble, de tirer parti de cette sage leçon et de supprimer les inepties qu'il débite-là. En vérité, Monsieur, vous êtes bien bon de souffrir que le général autrichien, qui jusques-là avait passé pour un homme de mérite, non content de déshonorer son nom à tel point, ce qui au reste est son affaire, vienne jeter du ridicule sur votre Ouvrage; vous n'aviez que faire d'un tel discoureur, et vous pouviez bien, sans scrupule, le loger à la même enseigne que les géomètres dont il parle.

Vous craignez, Monsieur, « que si l'on » endoctrine un enfant dans cette science » (les Mathématiques), qui indubita- » blement donne peu d'idées, on court » les risques de tarir la source des idées » mêmes de cet enfant, de gâter le plus » beau naturel, d'éteindre l'imagination la » plus féconde, *de rétrécir l'entendement* » *le plus vaste* etc. (1). » Quand le fond de cette assertion serait vrai, le reproche ne tomberait tout au plus que sur l'époque où l'étude des Mathématiques serait placée dans

(1) *Génie du Christianisme*, Partie III, Liv. 2, Chap. 1.

le cours de l'éducation ; ce qui change la nature de la question et ne fournit aucune conséquence contre les Mathématiques en elles-mêmes. Mais il y a un exemple bien fameux qui fait tomber toute crainte de manière à n'en pas laisser de vestige. C'est vous-même, Monsieur, qui vous êtes chargé de la réponse ; et certes elle est telle qu'on pouvait l'attendre de vous ; la voici :
« Il y avait un homme qui, *à douze ans*,
» *avec des barres et des ronds*, avait créé
» les Mathématiques ; qui, *à seize*, avait
» fait le plus savant traité des Coniques
» qu'on eût vu depuis l'antiquité ; qui, *à*
» *dix-neuf*, réduisit en machine une science
» qui existe toute dans l'entendement ; qui,
» à vingt-trois, démontra les phénomènes de
» la pesanteur de l'air et détruisit une des
» grandes erreurs de l'ancienne Physique. . .
» . . . . . . Qui fixa la langue qu'ont parlée
» Bossuet et Racine, donna le modèle de la
» plus parfaite plaisanterie, *comme du rai-*
» *sonnement le plus fort ;* enfin qui, dans
» les courts intervalles de ses maux, résolut,
» en se privant de tous secours, un des plus
» hauts problêmes de géométrie, et jeta au
» hasard sur le papier *des pensées qui*

» *tiennent autant de Dieu que de l'homme.*
» Cet effrayant génie se nommait Blaise
» Pascal (1). » Voilà une assez bonne démonstration de l'impuissance des Mathématiques à rétrécir l'entendement et à tarir les idées dans leur source.

On a répété souvent, je ne sais trop pourquoi, que les Mathématiques dessèchent l'ame; n'en croyez rien, Monsieur : on ferait des volumes avec les exemples qui prouvent le contraire. Je connais un homme passionné pour le grand et le sublime; naturellement entraîné vers tout ce qui est grave et toujours séduit par le gracieux; dont l'ame tendre et mélancolique a éprouvé toutes les crises de la sensibilité, tous les orages des passions, tout le charme de la tendresse, toutes les pointes de la douleur; qui, sous l'apparence d'une vie calme et uniforme, a subi toutes les agitations du sentiment; qui a cherché cent fois dans les bois et au bord des ruisseaux un aliment à ses rêveries; qui trouve de profondes délices à méditer dans la solitude, au sein des ruines, parmi les tombeaux; qui, sur un même point du globe qu'il a à

---

(1) *Génie du Christianisme*, Partie III, Liv. 2, Chap. 6.

peine quitté, a épuisé toutes les sensations que d'autres ont pu trouver dans les deux hémisphères et au milieu des incidens multipliés d'une vie chargée d'événemens. Je sais qu'il n'a jamais pu contempler d'un œil sec une scène de sensibilité ou de bonheur domestique, les miracles touchans de la nature ou certaines cérémonies religieuses. Une chaumière, une vieille église de campagne, un vallon silencieux, le chant des oiseaux, les grâces de la jeunesse, le font soupirer; et combien de fois il a surpris son cœur brisé d'attendrissement à la vue d'une larme essuyée! Vous jugez aisément, Monsieur, avec quel plaisir, avec quelle émotion, avec quelle avidité cet homme a dû lire votre Ouvrage; quel intérêt il a dû trouver dans un livre qui lui a retracé si souvent l'histoire de son propre cœur. Aujourd'hui, époux heureux et père, il n'a jamais pu achever votre chapitre sur le Baptême, dont les pages se sont toujours dérobées à sa vue, troublée par les pleurs de la paternité remuée jusqu'au fond des entrailles. Cet homme, Monsieur, est un mathématicien qui, parmi quelques autres études, a cultivé les Mathématiques de préférence, et les

a toujours affectionnées. C'est, si vous le voulez, un mathématicien médiocre ; eh bien ! voilà pour les ames vulgaires. Et remarquez que l'exemple d'un seul cœur auquel les Mathématiques n'ont rien ôté de sa tendresse, est ici une preuve péremptoire ; tandis que plusieurs exemples de géomètres peu sensibles ne sauraient fournir aucune induction contre leur science, à moins que l'on ne voulût adopter pour principe qu'il n'y a pas d'autre cause d'insensibilité parmi les hommes que l'étude des Mathématiques. Quant aux *géomètres inventeurs*, vous les avez justifiés vous-même ; vous les reconnaissez tous pour religieux, et vous ne craignez que les esprits ordinaires.

La nature, dites-vous, n'a pas fait les mathématiciens pour occuper le premier rang ; il n'est pas à présumer que vous fassiez plus d'honneur aux chimistes et aux naturalistes, qui ont aussi leur tour dans l'examen rigoureux que vous faites subir aux savans de toutes les classes.

On a beaucoup disputé sur la question de prééminence entre les Sciences et les Lettres ; mais malheureusement cette question n'a

jamais été traitée que par des savans ou des poëtes. Il faudrait, pour en obtenir une solution définitive, trouver des juges désintéressés, ce qui est bien difficile. Alors on examinerait l'ancienneté des unes et des autres, leur influence respective sur la civilisation et l'avancement de la société ; et surtout leur mesure particulière d'utilité chez les nations modernes, puisque c'est dans leur sein que s'est élevé le procès dont il s'agit. De ce premier examen découlerait déjà quelque lumière sur le fond de la question. Dès lors, sans s'arrêter au jugement des parties, on consulterait de quelle manière s'est prononcée l'opinion générale, et quel rang occupent en effet les Corps savans ou littéraires chez les peuples les plus éclairés. La marche des enquêtes ainsi tracée, il serait facile de la suivre et d'en tirer toutes les instructions nécessaires. Nous ne prétendons sûrement pas entreprendre ici cet examen : nous nous bornerons à faire, en passant, quelques légères observations.

Si la poësie est aussi ancienne que le monde, il est permis de croire que les premiers hommes, tout en chantant les merveilles de la nature, ont dû chercher à se

garantir des injures de l'air, des attaques des animaux sauvages et s'occuper des moyens de s'assurer leurs alimens. Ainsi les arts industriels et les premiers essais de la science remontent aussi au berceau du genre humain.

S'il est vrai qu'Orphée ait reçu des Egyptiens la conjecture sur l'habitation des Planètes, on pourra croire que les Sciences sont pour le moins aussi anciennes que les chants édificateurs des villes de la Grèce ; l'exercice des arts utiles, enfans du besoin et de la nécessité, a sans doute autant contribué au rapprochement des hommes et au développement du systême social, que l'harmonie du langage et les sons de la lyre (1).

---

(1) Vous faites naître l'Astronomie parmi les plus anciens bergers ; et, du même instrument, dites-vous, dont ils perçaient leurs flûtes, ils gravaient sur le roc leurs immortelles découvertes; ils écrivaient les fastes des étoiles parmi leurs troupeaux (*Génie du Christianisme,* Partie I, Liv. 4). Et Cicéron, dans un passage que vous citez (note I du 1.er vol.), dit que, parmi les grands hommes, les plus anciens sont ceux « qui enseignèrent à se nourrir de blé, à se vêtir, à se faire » des habitations, à se procurer les besoin de la vie, » à se précautionner contre les bêtes féroces. *C'est » par eux que nous fûmes apprivoisés et civilisés. » Des Arts nécessaires on passa ensuite aux Beaux-» Arts,* etc. »

Et dans l'état actuel de la société, il ne serait peut-être pas difficile de savoir d'où elle retire le plus de services directs, de la culture des Arts d'imagination ou des sciences pratiques qui fournissent à l'État un si grand nombre d'hommes utiles en tout genre. Les élèves des sciences exactes peuvent déjà faire tourner au profit du public les premiers élémens qu'ils viennent d'acquérir, mais on ne voit pas trop à quoi peut être bon un écolier en poésie; et le gouvernement ou un particulier ne s'avisent guères de confier des emplois relatifs à leur art, à ceux qui en sont encore à leur Despautère ou aux règles de la versification. Nous ne ferons point usage de la comparaison sous un point de vue plus vaste; elle se présente d'elle-même. Disons seulement qu'une découverte dans les Sciences peut produire une immense utilité dans l'ordre social, mais qu'il importe peu à la prospérité des États et au bonheur des hommes, que l'on invente quelque forme nouvelle de poëme.

Les Académies littéraires n'ont rien à créer : les modèles sont tous faits; il y aurait une témérité sacrilège à prétendre les changer ou en produire de nouveaux. Elles n'ont donc

pour objet que de juger des imitations, des degrés d'approximation. Les Sociétés savantes, au contraire, marchent vers un but toujours nouveau; elles interrogent le génie et cultivent ainsi un champ bien plus vaste. Il faut bien penser qu'il existe quelque fondement à l'usage établi, qui semble avoir décidé la question par le fait.

Quant à nous, nous reconnaîtrons volontiers les avantages des Lettres, et nous n'entendons point leur disputer, par les considérations précédentes, le genre d'utilité et d'influence salutaire qu'elles comportent; mais qu'on nous accorde du moins que les Sciences n'en sont pas totalement dépourvues. Les excès, en quoi que ce soit, ne mènent à aucune conséquence plausible.

Il s'en faut de bien peu, Monsieur, que vous n'approuviez tout ce qui a été dit par l'éloquent écrivain dont nous avons parlé; vous le citez avec complaisance et vous pensez que ses déclamations sont justifiées par les conséquences que des esprits faux peuvent tirer, dites-vous, des belles découvertes des *Spallanzani*, des *Lavoisier*, des *Lagrange*. Mais remarquons d'abord que J. J. Rousseau ne s'est pas seulement attaqué

aux Sciences ; il a bien fait aussi une bonne part aux Arts et aux Lettres. « J'ai examiné » les poëtes, fait-il dire à Socrate, et je les » regarde comme des gens dont le talent » en impose à eux-mêmes et aux autres, qui » se donnent pour sages, qu'on prend pour » tels et qui ne sont rien moins. Des poëtes » j'ai passé aux artistes......... Parce que les » plus habiles d'entr'eux excellent dans leur » partie, ils se regardent comme les plus » sages des hommes ; cette présomption a » terni tout-à-fait leur savoir à mes yeux..... » Nous ne savons, ni les sophistes, ni les » poëtes, ni les orateurs, ni moi, ce que » c'est que le vrai, le bon et le beau (1) ». Et dans cette belle prosopopée de Fabricius, « Quel est ce langage étranger, s'écrie le » censeur Romain ? que signifient ces statues, » ces tableaux, ces édifices ? Insensés ! » qu'avez-vous fait ? Vous les maîtres des » nations, vous vous êtes rendus les esclaves » des hommes frivoles que vous avez vaincus? » Ce sont des rhéteurs qui vous gouvernent? » C'est pour enrichir des architectes, des

---

(1) Discours sur le renouvellement des Sciences et des Arts, 1.ere partie.

» peintres, des statuaires et des histrions, » que vous avez arrosé de votre sang la » Grèce et l'Asie? Les dépouilles de Carthage » sont la proie d'un joueur de flûte? » Il n'est guères question dans tout cela de géomètres, de chimistes et de naturalistes.

D'un autre côté si nous nous inquiétons sérieusement des conséquences tirées par les esprits faux, que ne faudra-t-il pas condamner? Est-ce donc par les conclusions erronées des sophistes qu'il faut juger les principes? Est-ce sur la foi des insensés qu'il faut estimer la valeur des choses? « Quoi, dites-vous, » parce qu'on sera parvenu à démontrer la » simplicité des sucs digestifs; parce que la » Chimie aura augmenté, ou plutôt diminué » le nombre des élémens; parce que la loi » de la gravitation sera connue du moindre » des écoliers; parce qu'un enfant pourra » barbouiller des figures de géométrie, parce » que tel écrivain sera un subtil *idéologue*, » il faudra conclure de tout cela qu'il n'y a » ni Dieu, ni véritable religion? *Quel abus* » *de raisonnement* (1)! » L'expression est

(1) *Génie du Christianisme*, Partie III, Liv. 2, Chap. 2.

modérée ; une telle sottise n'a pas de nom ; et si vous avez vu ou entendu quelque part raisonner de la sorte, je partage bien réellement votre surprise.

Si l'Histoire Naturelle n'était que l'étude des cadavres, vous auriez sans doute quelque raison de la censurer. Vous ne voyez dans ses cabinets que « des écoles où la mort, la » faulx à la main, est le démonstrateur ». Vous dites « qu'en ne nous montrant dans » les races diverses de la création, que des » doigts, des dents, des becs, elle conduira » la jeunesse au matérialisme ». Mais si elle a cru devoir classer les innombrables productions de la nature, pour en former un inventaire méthodique et les offrir dans un ordre qui soulage l'attention au lieu d'éblouir la vue, qui mette l'immensité des objets à la portée de notre faiblesse ; si elle a eu besoin, pour ce travail, d'observer et de déterminer les caractères extérieurs et sensibles des produits des divers règnes, n'a-t-elle pas aussi pour but l'examen raisonné du côté moral de la nature ? n'étudie-t-elle pas aussi avec intérêt la vie et les mœurs des animaux, les relations mutuelles des parties de la création, leur coordination admirable dans le grand

tout ? Que dis-je ? n'est-ce pas là la seconde partie de sa tâche, dont l'autre n'est que l'introduction ? Et quelles leçons de sensibilité, quels spectacles touchans, quels tableaux merveilleux ne viennent pas émouvoir le cœur au milieu de cette charmante étude ! L'incrédulité, dites-vous, y viendra tout flétrir : l'incrédule ne voit que des corps morts. C'est donc l'incrédulité, antérieure à l'étude de la nature, qui peut nuire à celle-ci, et non l'étude de la nature qui enfante l'incrédulité. Il est évident que la science ne saurait répondre des vues insensées que peuvent y porter les hommes qui s'en occupent. Bien loin que l'Histoire Naturelle puisse mériter à ce sujet quelque reproche, quelle heureuse disposition ne peut-elle pas introduire dans l'ame, quelle préparation plus directe à l'adoration du Créateur, que le tableau de tant de prodiges et des sujets d'admiration qui accablent de plus en plus le faible entendement de l'homme ! Certes vous le savez bien mieux que nous ; et l'on voit bien que vous n'en voulez qu'à la science et non pas à son objet : ce n'est pas l'*étude* que vous condamnez ici, mais *la méthode*. Le tableau de l'univers vous a fourni vos preuves de

l'existence de Dieu; nous devons aux miracles de la nature ce beau *Livre* (1) qui, comme une toile enchantée, fait passer successivement sous les yeux tout ce que l'imagination la plus riche pourrait à peine concevoir de plus admirable. On dirait que la Providence vous a révélé le secret de toutes ses vues. Les harmonies de la nature avaient déjà été aperçues par quelques observateurs aussi sensibles qu'éclairés : elles avaient été développées sous les couleurs les plus brillantes; les ouvrages des Pluche, des Buffon, des Bernardin de S.t Pierre, semblaient ne plus rien laisser à cueillir dans ce beau champ. Vous avez désiré, Monsieur, une *histoire naturelle religieuse :* elle était faite depuis long-temps, et l'on pouvait croire cette mine à peu près épuisée, au moment où vous avez manifesté les ressources inconnues du génie; où, surpassant tous vos devanciers dans l'art de peindre, vous avez su reproduire le même sujet dans toute sa nouveauté. Le temple magnifique de la nature, ouvert ainsi devant l'homme sensible et religieux, est un bien beau spectacle! Quel jour touchant,

---

(1) *Liv. 5,* Partie I.

quel éclat, quelle solennité on voit tour-à-tour se répandre sur toute la scène, de ce point de vue où vous placez le spectateur! Cette manière d'envisager les êtres doit tenir le premier rang dans l'étude de la nature, nous en convenons très-volontiers; nous croyons aussi qu'il est bien plus agréable et plus intéressant d'observer les beautés de la nature, seulement à la manière des poëtes même profanes, que de l'interpeller avec le scalpel, la loupe du botaniste ou le marteau du mineur : mais le second point de vue, auquel vous donnez également tant d'attraits, ne saurait exclure des recherches utiles; nous ne voyons pas qu'il faille dédaigner pour autant les services que la nature nous offre au milieu de ses aimables productions. Elle ne se contente pas de réchauffer nos cœurs et de charmer nos sens; elle veut encore aider notre faiblesse et soulager nos misères. Si sous chacune de ses grâces nous découvrons de plus un bienfait, pense-t-on que cela puisse ôter quelque chose à sa beauté?

Vous accusez les classifications, les formules, les analyses, les décompositions; cependant il faut convenir que l'étude de la nature ne doit pas être, après tout, une

simple et oiseuse récréation, ou l'objet seulement d'un enthousiasme perpétuel. Si l'on n'eût jamais considéré que les faces pittoresques des êtres, si l'on n'eût jamais promené sur les trois règnes que les yeux du poëte ou du peintre, quel secours la Médecine eût-elle retiré des simples, qu'il a bien fallu etudier avec un peu plus d'attention, pour apprendre à les appliquer au soulagement de l'humanité ? *Les parfums, l'éclat des couleurs, l'élégance des formes, la moralité et la tendresse attachées aux plantes*, nous paraissent de bien faibles remèdes contre la colique. Qui se serait hasardé, sans une analyse sévère et purement matérielle, à introduire dans la Pharmacie les substances minérales dont elle fait néanmoins un salutaire usage ? Comment ouvrirait-on le sein de la terre, si l'on n'eût jamais osé toucher aux métaux renfermés dans ses entrailles et les soumettre aux violentes transformations qu'on leur fait subir ? De quoi serviraient à l'homme les substances innombrables que la Providence a répandues autour de lui avec tant de générosité, richesses inépuisables qu'elle a confiées à son industrie, moyens précieux qu'elle lui a donnés de pourvoir à

ses besoins nombreux? Comment les Arts se seraient-ils développés et améliorés? Comment l'Agriculture se serait-elle perfectionnée, s'il n'eût jamais été permis d'épier la marche de la nature, de l'imiter, de la seconder, de la rectifier? si tout, en un mot, eût dû rester sous les yeux de l'homme pour être l'objet d'une éternelle et stérile contemplation? Certes la contemplation est une belle chose, mais elle ne saurait fournir à tout dans le système social des peuples policés.

C'était sans doute un beau projet, Monsieur, que le parti que vous aviez pris de voyager et de voir tout par vous-même, pour étudier l'Histoire Naturelle. J. J. Rousseau, qui rejette tous les livres, veut aussi qu'Emile voyage pour apprendre la Géographie, en visitant lui-même les quatre parties du monde; il veut qu'il n'acquière les Belles-Lettres que dans le commerce des gens de goût, et la Politique, en allant étudier les gouvernemens sur les lieux. Mais comme il y aura toujours un certain nombre de personnes qui ne pourront faire les frais de tels voyages, il faudra bien pour celles-ci des cabinets et des livres. Si la vue de l'homme ne peut embrasser

les merveilles des deux hémisphères, à moins de parcourir lui-même toutes les solitudes, toutes les forêts, toutes les mers, il est vraiment à craindre que l'étude de la nature ne puisse pas répandre de grandes lumières dans le monde sur les voies de la Providence, ou présenter de grands secours à la société. Que chaque observateur rejetant les travaux et les fruits des recherches pénibles de tous ceux qui l'ont précédé, soit tenu de recommencer lui-même à nouveaux frais, la science sera à renaître chaque jour.

Il est triste que vous n'ayez vu que des cimetières dans les cabinets des naturalistes; voici néanmoins une assez belle description de ces *cimetières:*

» . . . . . . Pour vous donner un intérêt nouveau,
» De ces vastes objets *rassemblez* le tableau.
» Que d'un lieu préparé *l'étroite enceinte assemble*
» Les trois règnes rivaux, étonnés d'être ensemble;
» Que chacun ait ici ses tiroirs, ses cartons;
» Que divisés par classe et rangés par cantons,
» Ils offrent de plaisirs une source féconde,
» L'extrait de la Nature et l'abrégé du Monde.
» . . . .
» Entre les minéraux présentez à nos yeux,
» Les terres et les sels, le soufre et le bitume;
» La pyrite cachant le feu qui la consume;

» Les métaux colorés et les brillans cristaux,
» Nobles fils du rocher, aussi purs que ses eaux ;
« L'argile à qui le feu donna l'éclat du verre,
» Et les bois que les eaux ont transformés en pierre,
» Soit qu'un limon durci les recouvre au dehors,
» Soit que le suc pierreux ait pénétré leur corps :
» Enfin tous ces objets, combinaisons fécondes
» De la flamme, de l'air, de la terre et des ondes.
» D'un œil plus curieux et plus avide encor
» Du règne végétal je cherche le trésor.
» Là sont en cent tableaux avec art mariées
» Du varec, fils des mers, les teintes variées ;
» Le lichen parasite aux chênes attaché ;
» Le puissant agaric, qui du sang épanché
» Arrête les ruisseaux, et dont le sein *fidelle*
» Du caillou pétillant recueille l'étincelle ;
» . . . .
» Et ces rameaux vivans, ces plantes populeuses
» De deux *règnes rivaux* races miraculeuses.
» Dans le monde vivant quelle variété !
» Le contraste surtout en fera la beauté ;
» Un même lieu voit l'aigle et la mouche légère ;
» Les oiseaux du climat, la caille passagère ;
» L'ours à la masse informe et le léger chevreuil ;
» Et la lente tortue et le vif écureuil ;
» L'animal recouvert de son épaisse croûte ;
» Celui dont la coquille est arrondie en voûte ;
» L'écaille du serpent et celle du poisson etc.
» . . . .
» Là je place le ver, la nymphe, la chenille,
» Son fils, beau parvenu, honteux de sa famille ;
» L'insecte de tous rangs et de toutes couleurs,
» L'habitant de la fange et les hôtes des fleurs ;

» . . . .
» Vous tous dans l'univers en foules répandus,
» Dont les races sans fin sans fin se renouvellent,
» Insectes paraissez, vos cartons vous appellent;

(Suit une description magnifique des diverses espèces d'insectes (1).

» Enfin tous ces ressorts, organes merveilleux,

---

(1) C'est avec regret que nous avons supprimé d'autres détails, aussi beaux sans doute que ceux que nous avons cités; mais il était nécessaire de resserrer le tableau dans un espace proportionné à notre objet. Voici cette description des insectes, dont nous ne pouvons nous déterminer à priver le lecteur, qui, impatient de la relire, nous en eût demandé compte à juste titre.

« Insectes, paraissez, vos cartons vous appellent;
» Venez avec l'éclat de vos riches habits,
» Vos aigrettes, vos fleurs, vos perles, vos rubis;
» Et ces fourreaux brillans et ces étuis *fidelles*
» Dont l'écaille défend la glace de vos ailes;
» Ces prismes, ces miroirs savamment travaillés;
» Ces yeux qu'avec tant d'art la nature a taillés,
» Les uns semés sur vous en brillans microscopes,
» D'autres se déployant en longs télescopes.
» Montrez-moi ces fuseaux, ces tarières, ces dards,
» Armes de vos combats, instrumens de vos arts;
» Et les filets prudens de ces longues antennes
» Qui sondent devant vous les routes incertaines;
» Que j'observe de près ces clairons, ces tambours,
» Signal de vos fureurs, signal de vos amours,
» Qui guidaient vos héros dans les champs de la gloire,
» Et sonnaient le danger, la charge et la victoire.

» Qui confondent des arts le savoir orgueilleux,
» Chefs-d'œuvre d'une main en merveilles féconde,
» Dont un seul prouve un Dieu, dont un seul vaut un monde.
» Tel est le triple empire à vos ordres soumis;
» De nouveaux citoyens sans cesse y sont admis.
» Cette ardeur d'acquérir que chaque jour augmente,
» Vous embellira tout; une pierre, une plante,
» Un insecte qui vole, une fleur qui sourit,
» Tout vous plaît, tout vous charme, et déjà votre esprit
» Voit le rang, le gradin, la tablette *fidelle*
» Tout prêts à recevoir leur richesse nouvelle.
» . . . .
» Là les yeux sont charmés, la pensée est active;
» L'imagination n'y reste point oisive;
» Et quand par les frimats vous êtes retenus,
» Elle part, elle vole aux lieux, aux champs connus;
» Elle revoit les bois, le côteau, la prairie
» Où s'offrant tout-à-coup à votre rêverie,
» Une fleur, un arbuste, un caillou précieux
» Vint suspendre vos pas et vint frapper vos yeux.
» . . . .
» Cependant arrangez ces trésors avec goût;
» Que dans tous vos cartons un ordre heureux réside;
» Qu'à vos compartimens avec grace préside
» La propreté, l'aimable et simple propreté
» Qui donne un air d'éclat même à la pauvreté.
» Surtout des animaux consultez l'habitude:
» Conservez à chacun son air, son attitude,
» Son maintien, son regard. Que l'oiseau semble encor,
» Perché sur son rameau, méditer son essor.
» Avec son air fripon montrez-nous la belette,

» A la mine alongée, à la taille fluette ;
» Et sournois dans son air, rusé dans son regard,
» Qu'un projet d'embuscade occupe le renard.
» Que la nature enfin soit partout embellie,
» Et même après la mort y ressemble à la vie (1). »

Vous êtes trop sensible aux beaux vers, Monsieur, pour n'être pas réconcilié par eux avec des *tombeaux* qui ont pu inspirer cette aimable poésie.

Ceci nous mène à parler d'un phénomène singulier qui a fait l'étonnement de bien du monde : je veux parler de votre opinion sur les *paysages des montagnes*. On s'est demandé si c'était bien là le sentiment du peintre enchanteur des solitudes du Nouveau Monde, et il y avait en effet de quoi s'étonner. Cependant ceci se lie de très-près avec l'objet qui nous occupe ; et ce qui le prouve, ce sont les contradictions qui se trouvent là dedans.

Et vous aussi, Monsieur, vous avez donc visité les Alpes ; vous avez donc vu de près ces sublimes monumens de la création du monde ; et seul, au milieu de tous les voyageurs qui leur ont payé le tribut de toutes

(1) *L'Homme des champs*, Chant III.

les grandes sensations, seul vous n'avez rien éprouvé ; et votre imagination, partout ailleurs si animée, si riche, si brillante, est restée froide et stérile devant le grand spectacle de ces colosses primitifs, qui ont vu le front de l'Eternel au premier jour de l'existence des créatures ! Qui pourra le croire, Monsieur? Il ne falloit rien moins que la défaveur où sont auprès de vous toutes les études, toutes les recherches des Savans, pour ne vous faire trouver que la sécheresse et la mort dans des lieux où vous savez que leur voix est venue interroger la nature, dans des lieux dont les noms seuls rappellent la Minéralogie et la Physique. Et cependant ces sciences sont là pour se justifier : voyez si ce sont elles qui veulent désenchanter la nature ; écoutez un Géologue, un Physicien et, qui pis est, un Naturaliste : « Souvent tout près de parvenir » à une sommité qu'il désire vivement d'at- » teindre, il (le naturaliste) doute en- » core si ses forces épuisées lui suffiront pour » y arriver ; mais l'air frais et vif qu'il res- » pire fait couler dans ses veines un beaume » qui le restaure, et l'espérance du grand » spectacle dont il va jouir, ranime ses forces » et son courage. Il arrive : ses yeux éblouis

» et attirés également de tous côtés, ne
» savent d'abord où se fixer ; peu-à-peu il
» s'accoutume à cette grande lumière ; il fait
» un choix des objets qui doivent principa-
» lement l'occuper....... Mais quelles expres-
» sions pourraient rendre les sensations et
» peindre les idées dont ces grands spectacles
» remplissent l'âme du philosophe ?..... Du
» haut de l'Etna, par exemple, il voit cette
» mer s'étendre de tous côtés au-delà de
» l'Italie et de la Sicile, à une distance dont
» ses yeux ne distinguent pas les bornes ; il
» réfléchit au nombre immense d'animaux
» visibles et invisibles dont la main vivifiante
» du Créateur a rempli toutes ces eaux.......
» Mais si au milieu de ces méditations, l'idée
» des petits êtres qui rampent à la surface de
» ce globe vient s'offrir à son esprit....... s'il
» regarde sous ses pieds deux royaumes qui
» nourrissaient autrefois des millions de
» guerriers, combien l'ambition ne lui paraît-
» elle pas puérile ! C'est-là qu'il faudrait
» bâtir le temple de la Sagesse, pour dire
» avec le chantre de la nature,

Suave mari magno, etc. (1).

---

(1) *Voyage dans les Alpes*, ect. par M. de Saussure, *Discours préliminaire*.

Vous conviendrez, Monsieur, que l'étude méthodique et scientifique de la nature n'éteint pas tout-à-fait l'imagination, ne jette pas un voile de mort sur le tableau de l'univers, et ne donne pas de toute nécessité des leçons d'athéisme. Voici comme s'exprime l'un des plus grands physiciens de l'Europe : « En » finissant ici l'explication physique des onze » premiers chapitres de la Genèse, c'est-à- » dire, de l'histoire de la terre, depuis que » la lumière fut ajoutée aux autres élémens » qui la composaient, jusqu'au temps de la » vocation d'Abraham, je dois vous rappeler » Monsieur, les motifs qui m'ont conduit » aux études dont ces *Lettres* renferment » les résultats. Que pourrait-on dire avec » solidité de l'origine et de la nature de » l'homme, sans connaître son histoire ? » Comment connaître l'histoire de l'homme » sans être instruit de celle de la planète » qu'il habite? Comment apprendre l'histoire » de cette planète, sans se livrer à l'étude » des monumens de ces révolutions et de » tout ce que la physique peut nous faire » connaître de leurs causes? Voilà pourquoi » j'ai consacré plus de cinquante ans à ces » diverses études, de même qu'à celle de

» l'homme lui-même ; *et comme elles ont*
» *servi à imprimer de plus en plus dans*
» *mon ame la foi en notre divine Religion,*
» j'en ai trouvé la récompense dans une
» satisfaction intérieure, que les vicissitudes
» de ma vie, quoique assez grandes, n'ont
» jamais pu détruire.—Dieu, en nous invitant
» dans sa révélation à étudier la nature, a
» préparé à l'avance le rétablissement de la
» foi, quand la distance des temps et les
» écarts de l'imagination et des passions des
» hommes auraient fait naître l'incrédulité.
» La foi avait été successivement établie chez
» les hommes par les prodiges dont ils avaient
» été témoins et qu'ils avaient transmis à
» leurs successeurs; et aujourd'hui elle sera
» soutenue par les démonstrations de l'exis-
» tence passée des premiers et des plus
» grands de ces prodiges, qui dissiperont
» par degrés les ténèbres produites par les
» fictions sur la nature, répandues par des
» hommes qui prétendaient éclairer le genre
» humain. Alors, les hommes reconnaî-
» tront, etc (1) ».

---

(1) *Lettres sur l'histoire physique de la terre* etc., par M. A. Deluc, *Lettre VI.*

Ce passage, Monsieur, est bien remarquable ; il est bizarre que nous nous trouvions dans le cas de vous l'opposer, tandis que sa place naturelle était dans votre Ouvrage et qu'on devait s'attendre à l'y trouver. M.r Deluc se propose de démontrer par l'Histoire Naturelle et par la Géologie, en particulier, la vérité de l'Histoire de Moyse ; et s'il est vrai qu'une connaissance approfondie de notre globe conduise à ce résultat, si l'un des plus savans géologues en est resté convaincu après cinquante ans d'étude et de travaux, quels argumens n'aviez-vous pas à employer sur cette matière ! Puisque au lieu d'examiner l'influence de la Religion chrétienne sur les Sciences naturelles, conformément à votre plan, vous avez semblé rechercher au contraire qu'elle a pu être l'influence de ces Sciences sur la Religion, le morceau que nous venons de citer, le reste du livre de M.r Deluc, l'exemple de Pascal, de Newton, de Derham, de Leibnitz, d'Euler, de Bonnet et de tant d'autres savans que la Religion compte au nombre de ses apologistes les plus distingués, vous auraient fourni les matériaux de vos deux chapitres sur les Sciences ; vous auriez établi, il est vrai, une thèse précisément

opposée à celle que vous avez défendue, mais bien plus consolante et mieux fondée ; et nous osons croire que le *Génie du Christianisme* aurait beaucoup gagné à cet échange.

Vous craignez que le poëte ne trouve pas dans les montagnes le *speciosa deserti*, comme le minéralogiste. Celui-ci, selon vous, ne marche jamais qu'armé de méthodes, de classifications qui détruisent tout le charme de la nature, et vous venez lui reprocher aujourd'hui son enthousiasme. Il se trouve ainsi placé dans une situation bien embarrassante, puisque ses censeurs bien disposés à n'être jamais contens de lui et prêts à condamner également et son indifférence et son admiration, ne lui veulent permettre ni l'une ni l'autre. Quoi ! Celui qui trouve que *la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature*, aurait pu surprendre une fois cette nature en défaut, dans un triste désordre, sans majesté et sans poésie ! Celui qui est sensible à *cette harmonie lointaine qui règne dans la profondeur des bois ;* celui qui entend *l'ame de la solitude soupirer dans toute l'étendue du désert, les plaintes du vent dans la forêt ;* qui voit *la lune répandre dans les bois ce grand secret*

de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et au rivage des mers, c'est le même homme qui ne voit dans le pin des Alpes que *le signe de la solitude et de l'indigence de la montagne*; qui trouve que *la grandeur des monts dont on fait tant de bruit, n'est réelle que par la fatigue qu'elle donne*; c'est le même homme qui compare *la Mer-de-Glace du Mont-Blanc, à une carrière de chaux et de plâtre; les torrens les plus larges, les cataractes les plus élevées, à de maigres filets d'eau; les neiges du Glacier-des-Bois mêlées à la poussière du granit, à un peu de cendre; les pins les plus altiers, à des flocons de suie; les couches de glace sur le roc, à de gros verre de bouteille* (1)*!.....*

Certes, il n'est d'objets si beaux, si majestueux, si sublimes, que l'on ne parvienne à dénaturer ainsi et à avilir par des images ignobles. Triste effet de la prévention! Déplorables conséquences de l'esprit de

---

(1) Voyez dans le *Mercure de France*, n.° 237, 1.er février 1806, le *Voyage au Mont-Blanc, et les réflexions sur les paysages des montagnes*, par M. de Chateaubriand.

système ! Voilà l'auteur d'*Atala*, le chantre de la nature sauvage, le défenseur du sentiment, l'écrivain dont la plume anime tout et répand le merveilleux de son ame, l'enchantement de ses pensées dans les champs du désert; le voilà qui, à l'aide d'une froide et minutieuse analyse, décompose la scène des Alpes et veut prouver aux admirateurs de ses beautés, qu'ils se sont trompés, que leur enthousiasme n'a pas de fondement. Et, malgré ce bizarre et triste projet, telle est la magie de son pinceau, qu'il ne peut réussir à défigurer entièrement le tableau et qu'il lui échappe encore les traits les plus heureux; c'est ce qui rend plus manifeste l'intention qui a essayé une telle peinture.

Il entrait, Monsieur, dans votre plan, de combattre cette analyse inconsidérée qui profane ce qu'elle touche, lorsqu'elle s'attache à des objets qui sont de nature à se soustraire à ses efforts. On a censuré ailleurs l'application indiscrète de cette méthode à tout ce qui repousse les entreprises téméraires de l'homme, à tout ce qui tient au sentiment ou aux mystères de la création (1). Aurions-nous

---

(1) Voyez l'Ouvrage, *Métaphysique des Études, ou*

pu penser en trouver un exemple dans l'auteur du *Génie du Christianisme?* On serait tenté de croire, Monsieur, que c'est en effet un exemple que vous auriez pu donner à dessein; car si vous aviez voulu justifier, par une application remarquable, tout ce qu'il y a de témérité et souvent de ridicule dans cette décomposition insensée et puérile des objets de nos sensations, vous n'auriez pu mieux réussir, et sous ce rapport vous auriez donné une utile leçon (*).

Vous avez élevé, Monsieur, un monument sublime à la gloire du Christianisme; il eût été à souhaiter, pour le succès des vues de l'auteur, qu'aucune pièce mal assortie n'eût altéré la beauté de l'ensemble. Nous avons cru en apercevoir une et nous l'avons indiquée avec une entière franchise. Frappé du nombre, de la grandeur et de la puissance des moyens que vous avez rassemblés avec

---

Recherches sur l'état actuel des Méthodes dans la culture des Lettres et des Sciences et sur leur influence relativement à la solidité de l'érudition, par G. M. R. Paris, 1804. Pages 63 et suiv.

(*) Voyez la note B à la fin de cette lettre.

tant d'éclat, nous avons vu qu'au milieu de tant de ressources, une accusation injuste portée contre les Sciences devenait bien superflue. Nous l'appelons injuste, déplacée même, et nous trouvons le fondement de notre opinion dans l'utilité et la nécessité des Sciences au sein des sociétés actuelles, dans la nullité de l'argument établi sur les abus qu'on en peut faire, dans l'universalité de la doctrine chrétienne, qui, destinée à tous les hommes, se prête à tous les degrés de la civilisation, à toutes les nuances de l'ordre social, à tous les rapports qui peuvent naître de l'avancement de la société; nous le trouvons dans votre propre témoignage, duquel il résulte que le Christianisme ne défend aucune étude, qu'il ne condamne point les Sciences, qu'il n'en blâme que les abus, ce qu'il ne fait pas plus à l'égard des Sciences seules, que sur tout le reste; nous le trouvons dans votre sagesse même, qui a voulu montrer « Les dangers de l'ignorance et de » l'enthousiasme religieux, opposés aux » lumières, à la tolérance et au véritable » esprit de l'Evangile (1) ».

---

(1) *Génie du Christianisme*, Partie III, Liv. 6.

Enfin nous étayerons au besoin notre sentiment de ces paroles remarquables qui précèdent la récapitulation de votre Ouvrage : « Il est difficile de découvrir jusqu'à quel » point Dieu approuve que des hommes » prennent dans leurs débiles mains la cause » de son éternité, se fassent l'avocat du » Créateur au tribunal de la Créature, et » cherchent à justifier, par des raisons » humaines, ces conseils qui ont donné » naissance à l'univers ».

Nous avons souvent ouï parler d'un respectable Ecclésiastique, qui, dans des temps difficiles, songeait aussi à se faire entendre aux gens du monde ; ses discours pleins d'une onction apostolique, ne respirant que la sublime morale de l'Evangile, ne s'attaquaient à aucune classe d'auditeurs en particulier ; il ne s'écartait jamais d'un principe qui nous paraît bien judicieux, que l'Orateur Chrétien ne doit jamais tonner que lorsqu'il s'adresse à des croyans, dont il peut alors censurer les vices avec toute l'énergie que comporte son auguste ministère. Fidelle à ce premier précepte de son art, plaire et toucher, il captivait sans effort l'attention des assistans. L'incrédule, attiré seulement par la réputation de l'orateur, écoutait

d'abord avec admiration, sans se douter que l'adversaire venait de s'introduire au milieu de son ame pour la subjuguer. Il sortait étonné de son émotion et d'une conviction inattendue. L'amertume eût-elle jamais produit de pareils effets? Voilà sans doute un genre de prédication bien sage et bien efficace : Voilà, Monsieur, ce que vous avez fait presque à chaque page. Je le répète avec un nouveau plaisir : l'objet et l'ordonnance de votre Ouvrage me paraissent bien beaux; les détails en sont admirables. Je n'ai voulu censurer ni l'entreprise, ni le plan, ni l'exécution; mais j'avais *ces deux Chapitres* sur le cœur. J'ai sans doute bien mal rempli mon objet : que peut la faiblesse de mes raisonnemens auprès de la richesse et de la force de votre parole? L'impuissance de mon attaque est telle, que vous n'avez pas le droit de vous en offenser; et, après tout, une mauvaise chicane ne peut être, dans tous les cas, pour celui qui l'essyue, qu'un titre de plus aux suffrages du public.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec l'estime la plus respectueuse et une sincère admiration,

Votre très-humble et obéissant serviteur, ***.

Note A.

Nous avons renvoyé à la fin de cette Lettre une observation fort étrangère au sujet, mais qui tend à prouver, par un exemple, que les moyens forcés, loin d'être favorables à l'objet qu'on se propose, ne sauraient jamais être employés sans inconvénient.

En parlant de *la division du temps par sept*, M.r de Chateaubriand s'exprime ainsi : « Indépendamment de ses justes relations » avec la force des hommes et des animaux, » elle a ces grandes harmonies géométriques » que les anciens cherchaient à établir entre » les lois particulières et les lois générales » de l'univers : *elle donne le six pour le* » *travail*, et le six, par deux simples multi- » plications, engendre les trois cent soixante » jours de l'année antique et les trois cent » soixante degrés de la circonférence. On » pouvait donc trouver *magnificence et* » *philosophie* dans cette loi religieuse qui » divisait le cercle de nos labeurs, ainsi que » le cercle décrit par les astres dans leurs » révolutions......... Le calcul décimal peut » convenir à un peuple mercantile ; mais il

» n'est ni beau, ni commode dans les autres » rapports de la vie et dans les grandes » équations célestes. La nature l'emploie » rarement, il gêne l'année et le cours du » soleil ; et la loi de la gravitation (peut-» être l'unique loi de l'univers), s'accomplit » par le *quarré* et non par le *quintuple* des » distances. Il ne s'accorde pas davantage » avec la naissance, la croissance et le déve-» loppement des espèces : presque toutes les » femelles portent par le *trois*, *le neuf*, » *le douze*, qui appartient au *calcul* » *seximal* (1). »

Il y aurait bien des choses à dire sur ce singulier raisonnement : nous nous bornerons à quelques mots. Il y avait peut-être une voie plus raisonnable de justifier la semaine, et il n'était pas indispensable de s'en prendre au calcul décimal, qui n'est pas de son propre fait le fauteur de *la décade ;* et d'ailleurs combien de sottises ne ferait-on pas avec le nombre *sept*, si l'on voulait s'en donner la fantaisie? Le six dérive du sept, en supprimant le jour du repos : c'est fort bien. Or la décade, aux mêmes conditions, donnait le neuf, qui,

---

(1) Partie IV, Liv. 1, *chap.* 4.

comme l'on voit, rentre de plein droit dans l'ordre *seximal*, et il n'y a rien de fait, puisque voilà le *dix* associé directement à tous les avantages dont le *sept* peut jouir. Ensuite, que peuvent prouver en faveur du nombre *sept*, une année de 360 jours, qui n'est ni l'année du soleil, ni celle de la lune, et les 360 degrés de la circonférence, qui sont une affaire de pure convention? Que deviennent cette *magnificence et cette philosophie* appuyée sur une relation qui n'existe pas, et qui, fût-elle réelle, ne reposerait elle-même que sur une convention ou sur une erreur? Que fait encore au nombre *sept* et même au nombre *six*, plus qu'au nombre *dix*, *le quarré des distances* auquel est assujettie la loi de la gravitation? Et, si cela pouvait avoir quelque valeur, nous dirions que le *neuf* l'emporte ici à juste titre, étant lui-même *un quarré*. Ce n'est ni *dans les grandes harmonies géométriques*, ni *dans les grandes équations célestes*, qu'il faut chercher le mérite du nombre sept pour la division du temps employé au travail, mais tout simplement dans la proportion plus naturelle de ce nombre avec les forces de l'homme, comme M. de Chateaubriand l'avait dit d'abord,

et cela seul suffisait. Hors de là, on ne lui trouve guères d'application ; et on ne voit pas que ce nombre divise plus heureusement que le *dix* ou le *cinq*, les 365 jours de l'année solaire ou les 30 jours du mois. L'année de douze mois égaux suivie de cinq jours surnuméraires, est plus *antique* que celle composée des mois irréguliers de 30, de 31 et de 28 jours ; or cette année égyptienne serait le triomphe du 10 et du 5, si cela pouvait signifier quelque chose.

On pouvait admirer le nombre *sept*, lorsqu'on lui supposait des propriétés mystérieuses d'après le nombre des Planètes que l'on trouvait précisément égal à celui des métaux, dont elles étaient l'emblême. Mais tout ce merveilleux a disparu, sans qu'il y ait de la faute de personne, et sans qu'il soit possible de le rappeler, à moins d'anéantir à la fois un bon nombre de Planètes et de Satellites, que nos télescopes indiscrets se sont avisés de découvrir, et de renvoyer du même coup les métaux importuns, qui sont aussi venu troubler, pour leur part, l'antique harmonie de la terre et des cieux.

Nous croyons devoir répéter ici que, dans les observations que nous venons de faire,

nous n'avons eu d'autre objet que d'indiquer les conséquences malheureuses qui manquent rarement de dériver d'un emploi de moyens trop recherchés.

Note B.

Mr. de Chateaubriand, qui s'était proposé de contredire en tous points ce qui a été pensé et écrit jusqu'ici sur les montagnes, n'a pas manqué de s'élever contre l'opinion que les hauteurs sont favorables aux grandes méditations, à l'oubli des peines, à la tranquillité d'ame, etc. Selon lui, *le sentiment qu'on éprouve dans les montagnes est pénible; on ne peut rêver lorsque la promenade est une fatigue; Virgile se seroit fort peu soucié de la vallée de Chamouni* etc. Et cherchant à appuyer tout cela du témoignage de l'antiquité, il pense qu'elle ne voyait dans les montagnes que *le séjour de la désolation et de la douleur*. L'antiquité, dit-il, et en particulier l'Ecriture, connaissait mieux la nature de l'homme que *les faux sages du siècle*. Il est assez difficile de comprendre ce qu'ont à faire ici les faux sages du siècle et

par quel fil mystérieux l'admiration des montagnes est essentiellement liée aux sophismes et aux vues erronées qui peuvent avoir contribué aux calamités publiques. Ce fil délié, le lecteur l'aurait vraisemblablement cherché en vain, si M.r De Chateaubriand n'avait pris la peine de le lui montrer lui-même : le voici. « Ce changement supposé, » dit-il, de nos dispositions intérieures, selon » le séjour que nous habitons, tient secrè- » tement au système du matérialisme ». M.r De Chateaubriand est tombé ici dans une méprise si singulière, que nous ne doutons pas qu'il ne s'en étonne lui-même. C'est lui qui favorise ici le matérialisme, puisque cette doctrine aurait tout à gagner dans des faits contraires à ceux qu'il ne veut pas avouer. Et d'abord, peut-il douter de l'influence qu'exercent sur notre ame les situations diverses où nous pouvons nous rencontrer? Peut-il douter du pouvoir d'un beau site, d'une grande scène, d'un paysage sublime sur une imagination comme la sienne? Il ne s'agit pas de savoir à quel système cela tient, à quelle conséquence la chose peut conduire, si l'on veut subtiliser là-dessus ; mais il s'agit d'un fait : ce fait est-il constant ou ne

l'est-il pas ? Mais il y a plus, et c'est ici qu'il est aisé d'avoir raison auprès de M.r De Chateaubriand : rien n'est plus opposé au matérialisme que ce système qu'il croit lui appartenir en secret. A mesure que l'on s'élève, la matière et son empire diminuent, l'air devient rare, le son s'affaiblit, la végétation s'éteint; aucun animal ne respire; or, si c'est alors que l'âme acquiert cette énergie de sentiment, cette grandeur de pensée, cet élan sublime que M.r De Chateaubriand veut imprudemment nier contre l'opinion universelle et contre l'expérience, n'est-il pas aisé de voir ici la substance céleste qui nous anime, manifester son essence spirituelle d'une manière bien frappante, par une loi précisément contraire à celle de la matière? Etayons cette réflexion d'une autorité que M.r De Chateaubriand ne peut désavouer, car c'est la sienne propre; il va développer bien mieux que nous cet important aperçu : « L'homme, dit-il, n'a toute son énergie » que dans les régions où les élémens moins » vifs laissent un libre cours à la pensée; où » cette pensée, pour ainsi dire, dépouillée » de son vêtement terrestre, n'est gênée » dans aucun de ses mouvemens, dans aucune

» de ses facultés. Il faut donc reconnaître ici » quelque chose en opposition directe avec » la nature passive ; or cette chose est notre » ame immortelle. Elle répugne à toutes les » opérations de la matière ; elle est malade, » elle languit quand elle en est trop touchée... » Ainsi, non seulement Dieu a marqué sa » sagesse par les avantages que le globe » retire de la diversité des latitudes ; mais » en plaçant l'homme sur cette échelle, il » nous a démontré presque mathématique-» ment l'immortalité de notre essence, » puisque l'*ame se fait le plus sentir*, *là où* » *la matière agit le moins*, et que l'homme » diminue où la brute augmente (1) ». Ne voilà-t-il pas un plaisant système de matérialisme, qui s'appuie sur de telles bases et qui mène à de tels résultats ?

Qu'on nous permette maintenant de citer ici un passage qui répondra mieux à l'étrange opinion de M.r De Chateaubriand, que tout ce que nous pourrions ajouter ; il sait mieux que nous qu'en matière de sentiment, les assertions, les raisonnemens et même les

---

(1) *Génie du Christianisme*, Part. III, Liv. 6, Chap. 4.

dissertations les plus piquantes ne prouvent rien du tout. Voici ce que pense des montagnes un homme à qui il appartient aussi d'en parler, le savant et célèbre traducteur des *Lettres* de William Coxe *sur la Suisse :*
« Que l'on n'imagine pas que l'existence soit » un seul instant pénible au sein de ces » déserts......... La fatigue la plus extrême » s'évanouit en un instant ; les forces re- » naissent ; le courage et la paix succèdent à » l'inquiétude ; en un mot, le corps et » l'esprit éprouvent une transformation qui » étend et multiplie toutes leurs facultés. » Quelque merveilleux que soit ce que » j'avance, je ne manquerai point de garans, » et je ne trouverai d'incrédules que dans le » nombre de ceux qui ne se sont jamais » élevés au-dessus de la plaine. Quant à » ceux qui ont atteint quelques-unes des » hauteurs du globe, je les appelle en » témoignage : en est-il un seul qui, à leurs » sommets, ne se soit trouvé régénéré, et » n'ait senti, avec surprise, qu'il avait laissé » aux pieds des monts sa faiblesse, ses infir- » mités, ses soins, ses inquiétudes, en un » mot, la partie débile de son être, et la » portion ulcérée de son cœur ? Lequel

» d'entr'eux n'avouera pas que, dans aucun
» instant de sa vie, que, dans l'âge même
» des passions et du délire, qu'au milieu
» des circonstances qui ont le plus exalté son
» imagination, il ne s'est jamais senti aussi
» disposé à cette espèce d'enthousiasme qui
» engendre les grandes idées? Enfin, lequel,
» en voyant de là l'immensité des cieux et
» le néant de notre planète, a pu songer
» sans dédain à ce que nous appelons grand,
» et sans compassion à ce que nous croyons
» important? Que ceci n'étonne point : tout,
» en ces lieux, est d'une grandeur colossale;
» l'œil égaré dans l'immense cahos des monts
» qu'il domine, croit voir un univers entier,
» et cet univers n'est qu'un point quand il
» vient à considérer l'étendue azurée dans
» laquelle nous errons. Rien ne distrait, rien
» ne détrompe l'esprit occupé de ces sublimes
» objets. Le silence de ces lieux, où rien ne
» vit, où rien ne se meut, où le fracas du
» monde habitable ne saurait atteindre;
» l'aspect de ces profondeurs éloignées, de
» ces vallées que les sommets immuables ont
» vues tantôt désertes et tantôt cultivées,
» peuplées un jour, dévastées le lendemain,
» asile de tant de créatures heureuses et

» malheureuses, théâtre de tant de chan-
» gemens, tout concourt à rendre les médi-
» tations plus profondes, à leur donner ce
» caractère sublime qu'elles acquièrent,
» quand l'ame prenant cet essor qui la rend
» contemporaine de tous les siècles et co-
» existante avec tous les êtres, plane sur
» l'abîme du temps ». (*Lettres* de M.r William Coxe, *à M. W. Melmoth, sur l'état de la Suisse, traduites de l'Anglais etc.*, par M.r Ramond; *Observations du Traducteur sur la lettre 23.e*

FIN.

SUPPLÉMENT

AU CODE DE PROCÉDURE CIVILE.

Décret impérial sur l'Organisation et les Attributions du Conseil d'État. (Bulletin des lois, n° 98).

Au palais de Saint-Cloud, le 11 juin 1806.

NAPOLÉON, EMPEREUR DES FRANÇAIS, ROI D'ITALIE;

Notre Conseil d'état entendu,

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

TITRE PREMIER.

De l'Organisation du Conseil d'état.

CHAPITRE PREMIER.

Des Conseillers d'état.

ARTICLE PREMIER.

Conformément à l'arrêté du 7 fructidor an VIII, nos conseillers d'état en notre Conseil d'état continueront d'être distribués en service ordinaire et en service extraordinaire.

2. La liste de l'un et l'autre service sera arrêtée par nous le premier de chaque trimestre.

3. Sur la liste du service ordinaire seront distingués ceux de nos conseillers qui feront partie d'une section, et ceux que nous croirons ne devoir attacher à aucune.

*